



LETTRES DE

FEV MONSIEVR

DE MOLIERE. *d'Extrait*

A FEV MON-

SIEVR LE COMTE

DE VAVVERT.

Il l'entretient des plaisirs dont il iouyt aux
champs, & du mepris qu'il faiçt des richel-
ses, & des magnificences de la Cour.

LETTRE PREMIERE.



ONSIEVR,

Si parmy vos delices
vous vous souuenex
encore d'une person-
ne qui ne se souuient presque plus
que de vous, ie me persuade que

S

274 DE MONSIEUR

vous prendrez plaisir à ſçauoir de ſes nouuelles. J'ay veu tant de preuues de l'honneur que vous me faiçtes de me vouloir du bien, qu'à moins que d'eſtre le plus in-
v. n. t. ~~gati~~ homme de la terre, ie ne puis que ie n'en aye des reſſentimens que le temps ny l'abſence ne ſçau- roient effacer de mon ame. Dans le repos dont ie commence à iouïr ie n'eſloigne gueres mes penſées des objects qui ſ'offrent à mes yeux, que pour voſtre ſujet, & ne vay point chercher dans le deſordre de la Cour, ce que ie puis trou- uer dans l'innocence de ma ſolitu- de. Vous ſeul me pouuez diuertir du plaisir que ie prends à voir nos innocens promenoirs, où ſi la beauté ne paroïſt avec tant d'eſ- clat qu'aux Tuilleries, au moins ne l'y trouue-t'on pas avec tant

d'artifice. Icy nous voyons les femmes telles que nature les a faictes : Leurs visages sont aussi peu deguizez que leurs actions. La pudeur les accompagne iusques dans le lict, & si elles se laissent quelquefois gaigner aux persuasions de leurs Amans, l'innocence qui le leur faict faire, les garentit aussi de la honte qu'elles en pourroient receuoir. Il ne leur arriue gueres souuent d'estre trompées dans nos deserts, car le mensonge y est vn plus grand crime, que n'est vn meurtre dans Paris : Mais s'il aduient qu'elles le soient, la compassion qu'vn chacun à de leur mal, leur oste vne partie de l'ennuy qu'elles ont d'auoir failly. La medifance est si peu conneüe parmi nous, que les femmes les plus desbauchées ont loisir de s'amen-

der , deuant que l'on ait pris garde à leurs vices , ou pour le moins qu'on les ait publiez. Il est bien vray que nous n'auons pas tant de diuertissemens que vous en auez à la Cour , mais aussi n'en auons pas de si dangereux. Tous nos iours sont semblables , il n'y à que la pluye ou le beau temps qui y mettent de la difference. Comme nous n'auons point de voyes pour nous auâcer, aussi n'en auons nous point pour nous perdre. Personne ne porte enuie à nos plaisirs ; car il y en à assez pour tous ceux qui veulent y prendre part, & estans pareils , comme ils sont , chacun s'arreste à gouster les siens , sans prendre peine à troubler ceux des autres. Cela s'accorde fort bien à mon humeur, qui sans violence ne peut souffrir les inegalitez. L'aime-

rois mieux que tout le monde fust
aussi heureux que moy , que si i'a-
uois cest aduantage sur tous , &
qu'vn seul l'eust sur moy. Je ne
veux pas comprendre le bonheur
dans la possession des grandeurs &
des richesses ; car ne les estimant
que fort peu , ie ne me dois pas
croire malheureux de ne les posse-
der pas. Nature nous ayant fait
naistre avec des sentimens tous
différens , a mis aussi de la diuer-
sité dans les plaisirs , afin que cha-
cun y treuuast dequoy contenter
son inclination. Elle n'eust fait
que des trefors , si elle eust iugé
que tous les hommes se fussent
portez esgalemment à la recherche
du bien. Toutefois ayant preueu
qu'il y auroit des ames plus gene-
reuses les vnes que les autres , elle
ne se contenta pas d'establir pour

elles des plaisirs honnestes & vertueux, mais cognossant la foiblesse des autres, elle tira des metaux de la terre, pour les occuper en ce trafic. Depuis, comme on voit de beaux arbres produire des fruiçts amers, les vertus mesmes ont seruy de pretexte à la naissance des vices; & la splendeur semble approuuer la vigilance de ceux à qui l'insatiable desir d'acquérir des richesses, a fait rompre les plus sainçtes loix que nous auons parmy nous. Les vertus ayant doncques esté contrainçtes de flechir sous la tyranniedes vices, les Grands ont esté estimez plus, ou moins vertueux, selon le grand ou le petit nombre d'esclaves qu'ils traifnoient apres eux: Et les petits n'ont point treuue de si mauuaises voyes, qu'ils n'ayent embrassées

pour paruenir à la grandeur. On n'a eu plus d'esgard si ces tresors estoient bien ou mal acquis, & ceux qui festoient aduancez par leurs trahisons, ont esté plus estimez, que ceux qui festoient ruinez par leur fidelité. Les superbes Hostels, les riches tapisseries, les grandes suittes, & les tables bien couuertes, ont esté les seules marques qui ont mis de la difference entre les hommes, & quiconque a esté reduit à la necessité de ne pouuoir faire tous ces excez, a tasché en vain de faire esclatter sa vertu. Quelques vns plus fins que les autres, par vne vaine magnificence se sont mis en credit, & par la bonne cõduite qu'ils ont apportée en leurs actions, ont faict passer leur auarice pour liberalité. Ceux-là se sont acquis la grande renommée

qu'ils ont, avec autant de droict que celuy qui donne vn petit grain à la terre sous esperance qu'il a d'en retirer beaucoup dauantage. Ils ne se sont pas contentez de faire par de petits presens des creatures necessaires à la conseruation de leur fortune, mais encore ont voulu que ceux qu'ils obligeroient ioignissent à leur seruitude la honte de publier par tout le bien qu'ils auoient receu d'eux. Je louë Dieu qu'estant nay Grand comme vous estes, vous ne soyez sujet à aucun de ces defaux. Il n'y à point de complaisance assez forte pour me faire dire les choses d'autre façon qu'elles ne me semblent: Et sur tout maintenant que j'ay renoncé à la fortune & à l'esperance de me voir plus que ie ne suis, ie dois estre encore moins

suspect de flatterie, que lors qu'il sembloit qu'elle fust necessaire à mon aduancement. Il pourroit estre que vous honorant par dessus tout ce qu'il y a d'hommes au monde, l'affection que ie vous porte me fit voir plus auantageusement vos actions, qu'à ceux qui vous sont moins obligez que moy. Mais ayant commencé de vous aimer par la seule connoissance que i'eus de vostre vertu, ie ne crois pas pouuoir faillir au iugement que ie fais de vous. Je ne vous confidere pas comme le protecteur de mon innocence, & le seul asile où mes afflictions ont treuvé du support, lors que la malice de mes ennemis auoit conspiré ma ruine : Car apres auoir receu tant de bien de vous, qui me pourroit blasmer de dire tout ce

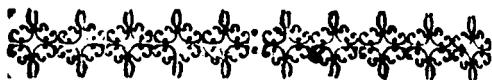
qui se peut dire à l'aduantage de celuy à qui l'on doit tout ce quise peut deuoir? Certes il faut que i'aduoüe que la fortune m'a faict deux faueurs, qui m'ostét presque tout moyen de me plaindre de tant de cruelles trauerfes dont elle m'a persecuté durant cinq ou six ans que i'ay perdu à la suite: Car elle ne s'est pas contentée de me faire treuuer en vous plus de secours, que ie n'en pouuois esperer de tous ceux que par mes seruices i'auois obligez à m'assister en mes disgraces; mais encore a voulu que ie tinsse mon repos & mon bien d'une personne, à qui ie ne pouuois rendre tant de deuoirs qu'elle en merite, quand mesme elle n'eust iamais rien faict pour moy. Je ne me lasserois iamais de vous figurer l'extrefme desir que

DE MOLIERE. 283

i'ay de vous seruir, si ie ne craignois d'abuser du temps que vous deuez à vn meilleur entretien. Toutefois ie vous supplie de m'en donner encore ce qu'il faut pour me faire sçauoir de vos nouvelles, & croyez, sil vous plaist, qu'il n'y aura iamais personne qui soit plus que moy,

MONSIEVR,

Vostre tres humble & tres-fidelle
seruiteur, MOLIERE.



A MONSIEUR
D'AVBY.

Il l'entretient familièrement de son humeur.

LETTRE II.

MONSIEUR,
 l'ay passé ceste apres-
 disnée seul, combien
 que la beauté du iour
 me conuiait à m'aller promener.
 l'en ay donné vne partie au som-
 meil, & le reste à mes resueries. Je
 commence à connoître des ine-
 galitez en mon humeur, qui me
 font rechercher la solitude, de peur
 que ie ne face voir mes defauts. Je
 ne suis plus si sensible aux plaisirs
 comme i'ay esté autresfois, ny si

capable des diuertiffemens, qui m'aidoient à faire couler le temps insensiblement. Je suis comme ces femmes, qui de crainte qu'on ne remarque du changement en leur beauté, se tiennent au liçt, & attendent du temps, ce qu'il leur oste tous les iours. Il ne me reste plus autre contentement que celui que ie prends en la conuersation de mes amis ; mais de vouloir titer d'eux ce que ma mauuaise humeur ne me permet pas de leur donner, il me semble que ce seroit faire vne iniustice à leur affection. I'ay accoustumé de dire les choses d'vne sorte, que si ie n'ay acquis autre estime dans le monde, au moins pensay-ie auoir merité celle de veritable aux promesses que ie fais de mon amitié. Iusqu'icy beaucoup m'y ont trompé, mais

ie puis dire avecques verité, que ie n'y trompay iamais personne; combien que la consideration de ma mauuaise fortune semblaist requierir de moy que ie me contrainnisse à tesmoigner de la passion, pour ceux qui la pouuoient rendre meilleure. Ie me trompe si mon ame n'auoit esté faicte pour vn autre corps que pour le mien, car ie la treuve si contraire aux laschetes qui sont presque necessaires à ceux qui se veüllent esleuer par dessus leur naissance, qu'elle aime mieux souffrir toute sorte d'incommonitez, que la honte d'auoir faict aucune chose contre son inclination. Ie ne l'ay iamais peu fleschir iusqu'au point d'aimer ceux qu'elle en a iugez indignes, ny luy oster la liberté de dire ses sentimés. Que si i'ay quelquesfois

contraint ma bouche à dire du bien de ceux qui ne le meritoient pas, elle l'a si mal fait, qu'il a bien paru qu'elle le faisoit de soy-mesme, & sans que mon ame y consentist. Le desir que de tout temps j'ay eu de viure doucement, & posseder les plaisirs sans amertume, m'a porté quelquesfois à souhaitter du bien, pource que sans cela ils ne peuuent ny durer, ny se laisser parfaictemēt gouster. Mais que ceste ambition m'ait iamais peu faire resoudre à m'accommoder à la tyrannie du temps, ny à en acquerir par la voye, par où j'ay veu que tant de personnes y sont paruenües, c'est chose dont mes plus grands ennemis ne me peuuent reprendre. Si j'ay du bien ie ne le veux deuoir ny à l'importunité, ny à la flatterie; car j'ay

assez bonne opinion de moy, pour en esperer de ma vertu. Que si de tous ceux qui le distribuent, il ne s'en treuve pas vn assez vertueux pour m'en faire, ie tascheray d'accommoder mon naturel à ma fortune, & de reduire mes plaisirs à mon pouuoir. Il ne m'importe qu'vn autre soit plus riche, ou plus heureux que moy; mais il me fascheroit qu'il le meritast mieux. Le peu d'esprit que j'ay me fera treuver des charmes & des douceurs dans ma petite fortune, qu'vn autre ne rencontrera pas dans sa splendeur, ny dans la possession de ses richesses. Comme les ames basses les recherchent avecques plus de peine & de soin que celles qui ont quelque chose par dessus le commun, aussi semble-il que la nature les leur ait données,

données, pour reparer leurs defauts, qui autrement les rendroient si insupportables, qu'à peine trouveroient-ils personne qui les voulust souffrir. Ceux qui ſçavent donner les meſmes louanges aux vicieux qu'aux vertueux, & ne ſe propoſer autre but que leur intereſt & la grandeur de ceux qu'ils ſeruent, ne peuvent manquer de bien. Pour moy qui ne ſuis nullement nay à la ſervitude, & qui reſſent auffi aigrement le vice, cōme ie me porte courageuſement à la deſenſe de la vertu, ie meſpriſe leurs faueurs, & tiens vn homme miferable quand il eſt obligé à vn ſot, de quelque condition qu'il ſoit. Je ne ſuis point dans l'erreur de ceux qui ſe plaignent de l'ingratitude du ſiecle ; car ie croy que le nombre des ignorans & des

meschans a esté de tout temps plus grand que celuy des gens de bien. Mais ie treuve si peu de personnes qui meritent qu'un honneste homme leur rende des subiections, que ie ne me puis imaginer que les siecles passez ayent produict des hommes ridicules comme nous en voyons au nostre. Où m'emporte ma resuerie? ie pense en m'esloignant de vous, vous empescher de connoistre ma mauuaise humeur, & ie suis si mal aduisé que de vous la faire voir en ce mauuais discours, & par les plaintes que ie fais d'une chose à quoy i'ay si peu d'interest. Que m'importe de quelle sorte de gens la Cour soit composée, pourueu que vous m'aimiez, & que vous croyez que ie vous ayme. La premiere fois que ie vous

DE M O L I E R E. 291

vis, mon inclination me contrain-
gnit à vous cherir, contre la cou-
stume que i'ay de connoistre l'hu-
meur de ceux avecque lesquels ie
veux faire amitié, deuant que de
m'y engager. Depuis, la connois-
sance que i'eus de vos vertus, me
rendit tellement vostre, que ie
connus bien que mon inclination
ne m'auoit pas trahy, & fis deslors
dessein de ne la desdire iamais.
Vous voulez bien que ie dorme,
car i'en ay enuie,

M O L I E R E.

T ij



A DAPHNIS.

Il le console de la perte de sa Maistresse.

L E T T R E III.

A Ce que j'apprends, Daphnis, au lieu de résister à vostre mal, vous le flattez, & faites tout ce que vous pouuez pour le rendre incurable. J'attendois des nouvelles certaines de vostre guérison, lors que l'on m'en a apporté de vostre desespoir, & ce qui m'a le plus affligé, c'est qu'on m'a dit que vous teniez pour ennemis tous ceux qui entreprenoient de vous consoler. Si bien qu'à ce coup il faudra que mon affection me face encourir vostre haine, &

que ie vous fasche pour auoir trop de desir de vous seruir. Si i'estois de ceux qui s'accommodent lâchement à tous les sentimens de leurs amis, & trahissent par leur complaisance ceux qu'ils deuroiēt conuaincre par leurs raisons, i'appreuerois vostre passion, & remettrois au pouuoir du temps le remede qu'il faut que vous deuez à vostre seule resolution : Mais n'ayant pas l'esprit souple iusqu'au point d'approuer ce qui ne me semble pas bon, i'aime beaucoup mieux vous deplaire en vous reprenant hardiment, que vous tromper en loüant vostre constance & toutes ces actions desesperées à quoy l'on m'a dit que vous porte l'excès de vostre passion. Je scaurois aussi bien qu'eux vous flatter en vostre mal, si ie

n'aimois dauantage vostre guerison. Ie ne doute point, Diphnis, que vous ne treuuez mes conseils violens, & que vous n'ayez presque autant de peine à vous en seruir, comme vous en auez à souffrir vostre douleur: Mais que ne deuez vous pas faire pour mettre vostre ame en repos, & la descharger de tant de soings qui l'accablent? Ne vous abusez point de ces fidelitez imaginaires dont les recompenses ne sont que des larmes & des souspirs, & dont les exemples nous ont plustost esté donnez pour estre fuys, que pour estre imitez. Aimez vostre repos, & ne souffrez pas que la consideration de qui ce soit, vous face oublier ce que vous deuez à vous-mesmes. Ie ne veux pas estre barbare iusqu'au point de vous deffendre tout à

faict les ressentimens de vostre affliction. Je sçay qu'il est des maux , où les remedes sont plus violents que les maux mesmes , & qu'en la perte que vous avez faite, il faudroit estre insensible pour n'en auoir point de regret. L'aduoüe, Daphnis, que vous avez raison de vous affliger ; mais si vous n'estes tout à faict priué de iugement , vous treuuez que vous en auez encore dauantage de vous consoler. I'ay tousiours creu que Siluie estant aimable comme elle est, il vous faudroit presque au de temps pour l'oublier, que vous en auez mis à la seruir. Dieu veuille que mon opinion ne m'ait point trompé , & que vous n'en perdiez pas dauantage à regretter vn bien qui deuoit finir, que vous en auez employé à en esperer la iouissance.

296 DE MONSIEUR

C'est beaucoup, Daphnis: Si le terme que ie vous donne ne guerit vostre affliction, il faut que vous vous assurez qu'elle durera autant que vous. Ouurez doncques vn peu les yeux, aidez à vostre raison à resister contre vostre desespoir, & goustez les conseils de vostre fidelle Lysis, qui ne sera iamais content que lors que vous le serez. Ne trompez point l'esperance que tout le monde a de vous, ne rendez point vains les fouhairs que vos amis font pour vostre repos, & faictes voir que si vos malheurs ont eu le pouuoir d'estonner vostre constance, ils n'en ont pas assez pour l'abatre. Considerez vn peu ce que vos ennemis peuuent dire de vostre esloignement; car pour viure en assurance, il faut que vous vous

imaginiez que vous auez au moins des enuieux qui ne sont pas moins dangereux que s'ils s'estoient declarez. Comme sans vous flatter vous auez des qualités qu'on ne rencontre qu'en fort peu de personnes de vostre âge, & de vostre condition, tenez pour certain qu'autant qu'il y a de personnes qui ne peuuent auoir l'estime que vous vous estes acquise, autant y en a t'il qui n'attendent que l'occasion de vous la faire perdre. Que pensez vous qu'ils diront, quand ils sçauront que contre le conseil de tous vos amis, vous vous estes retiré en vne solitude plus capable de desesperer vn esprit, que de le remettre. Mais quand ils auront appris comme vous y vivez, & le peu de courage que vous tesmoignez en vne

perte, que pour augmenter vostre honte, ils figureront petite, ce sera alors que leur malice esclatterra contre vous, & que par leurs artifices ils tascheront de vous oster ce que vous auez par dessus eux. Desia tout l'entretien de la Cour est de vostre absence, chacun treuve estrange de ne vous voir point aupres du Roy, où le rang que vous tenez vous attache, & l'on en dit des raisons qui ne laissent pas de vous nuire, encore qu'elles ne soient pas veritables. Un homme de basse condition pourroit courre les champs toute sa vie, sans qu'on s'en apperceust, ou qu'on se mist en peine de l'en destourner; mais vous qui auez à suiure l'exemple de mille Ayeuls, qui depuis tant de siecles ont laissé des marques de leur grandeur,

vous laisserez vous reprocher d'auoir moins adiousté qu'eux à la splendeur de vostre Race? Repassez vn peu deuant vos yeux, de quelle sorte de gens la Cour est formée, & vous treuuez que ceux qui n'y sont pas assez malicieux pour tromper leurs amis, ont assez d'artifice pour s'empescher de les seruir. Il semble à ces esprits lasches qu'ils adioustent à leur reputation tout ce qu'ils ostēt à l'estime des autres. Leur dessein est de blasmer tout ce qu'ils ne peuuent faire, & restreindre la vertu à de si estroittes limites, qu'à moins que d'auoir de fortes inclinations à la suiure, on est contraint de les imiter, pour se mettre à l'abry de leur enuie. Il n'est point de si belle fleur qu'ils n'infectent de leur venin, & comme leur nom-

bre surpasse de beaucoup celuy des gens de bien, ils traouillent tous les iours à faire qu'on ne le puisse plus estre sans extrauagance. Peut-estre n'est-il pas hors de propos, Daphnis, de vous faire souuenir quels ennemis vous auez à combattre, pour vous preparer à leur resister. S'ils estoient moins laches qu'ils ne sont, vous auriez moins de subiect de les craindre: Mais pource que toutes leurs actions sont dissimulées, & que la longue habitude qu'ils ont aux vices les a rendus habiles à tromper les plus fins, il ne faut pas auoir peu de prudence pour euitter leurs artifices. Il a esté vn temps, où il suffisoit d'estre vertueux pour acquerir de la louüange: Maintenant que les vices ont mis le desordre dans le monde, la conduite y est pres-

que aussi nécessaire que la vertu mesmes. La mesdisance ne treuve plus rien hors de sa calomnie, si bien que les vertus qui acquièrent autresfois tant de gloire à Alexandre, ne pourroient peut estre, au siecle où nous sommes, le garentir de honte. Pour moy, grace à Dieu, i'ay vescu iusqu'icy, de forte que ie ne puis estre suspect, ny de mesdisance, ny de flatterie. Quand i'ay cogneu des defauts en mes Amis, ie leur ay dit ce qu'il m'en sembloit en particulier, & tasché que persône ne s'en aperceult que moy. Quand i'en ay trouué en mes ennemis, si ie les ay publiez, ie ne pense pas, puis que la contagiõ des esprits est aussi dangereuse que celle des corps, auoir plus mal faiët que celuy qui descric vn homme qui a la peste, de peur que

ceux qui ne sçauroiēt pas son mal, ne le gagnassent en s'approchant de luy. Ie n'ay iamais creu qu'on deust auoir honte de dire la verité, que lors qu'on ne l'ose soustenir, ny qu'on peust mieux employer sa vie, qu'en la mettant pour la conseruation d'une si pretieuse vertu, que celle-là. Il ne m'arriue gueres de me tromper en mes sentimens, & sans vanité, de la meisme façon que les choses me paroissent, elles paroissent aux plus honnestes gens du monde. Tout ce que nous voyons se gouerne par l'usage & par la raison, ou se iuge par l'opinion: En ce qui depend de l'usage, ie m'accommode au sens commun, dont l'on ne se peut esloigner sans erreur. Aux choses qui se font par raison, ie prends conseil de la nature: Et pour celles qui se iugent

par l'opinion, ie crois que iamais
personne ne l'eut plus saine que
moy. C'est pourquoy ie ne m'ar-
reste qu'à la mienne, & si ie me
trouue assez de complaisance pour
ne pas desaspreuer celle d'autrui,
au moins n'en ay ie pas assez pour
la suiure. Tout ce que ie vous dis
de ma suffisance, Daphnis, est pour
vous persuader qu'estant capable
de connoistre vostre mal, il faut
que vous receuiez les remedes que
mon affectiō me presse d'y appor-
ter. I'aduoüe qu'ayant iusques icy
preferé mon repos à tous autres
sōttemens, il peut y auoir beau-
coup de choses en amour que l'ex-
perience ne m'a pas apprises. I'ay
tousiours veu les femmes comme
les roses: pas vne ne m'a semblé af-
sez belle pour la chercher parmy
les espines. La nature m'a faict nai-

304 DE MONSIEUR
stre avec des passions si moderées,
que ie n'en ay point qui ne m'o-
beisse, & combien que ie treuve
celle d'amour la plus puissante,
l'aduantage qu'elle a sur les autres
n'est pas si grand, qu'il me puisse
troubler en mes plaisirs. Je suis
d'accord avec tout le monde, que
c'est vne des parties de la gétilesse,
de tascher à s'acquérir par ses
soings & ses deuoirs l'affection
d'vne belie fême. Mais, Daphnis,
à quicóque a tant soit peu de pou-
voir sur soy, il est bien facile de
faire passer les apparences pour les
effets, & se faire recompenser de
ses feintes, comme d'vne veritable
amour. Je m'en vay vous respon-
dre à tout ce que vous me pouuez
obiecter là dessus, & vous rendre
vostre guerison si aisée qu'il ne
tiendra qu'a vous que vous ne
soyez

foyez aussi libre que vous l'avez
 iamais esté. Il semble d'abord que
 ceste dissimulation, par laquelle ie
 conseille de paruenir à ce que l'on
 desire, soit entierement contraire
 à la franchise. Cela ne se peut con-
 tredire, Daphnis; Mais prenons la
 chose comme il la faut prendre.
 Quelle iniustice fais-ie à vne fem-
 me, qui ne m'ayme que pour les
 seruices que ie luy réds, de ne l'ay-
 mer que pour le plaisir que i'en es-
 pere? Ceste sorte d'amour est la
 plus ordinaire: comme on la voit
 naistre sans peine, aussi la voit-on
 mourir sans ressentiment. Il y en
 a vne autre, qui est plus violente,
 & traïsne apres soy les disgraces,
 les inquietudes, les ennuis &
 tous ces autres noms specieux que
 vous donnés à vos folies. Celle-là
 commence son empire par la ty-

rannie, le conserue par la violence, & le finit le plus souuent par le desespoir. Elle priue les hommes de raison, les rēd ennemis d'eux mesmes, & meine en triomphe tous les plaisirs. Elle se rend si cbsoluë sur les sens, que lors que vous les voulez ramener à leur premier vsage, ils refusent de vous obeyr, & se rebellent contre vous. La definition en a esté donnée par quelque esprit profane, qui a voulu que les mesmes raisons qui nous font aymer Dieu pour sa bonté, & pour l'amour de luy, nous seruisent à cherir ses creatures : Si bien qu'aymer les fēmes pour l'amour d'elles, c'est iustement les aymer, ou pour rien, ou pour ce qui les doit faire hayr. Pour moy, il faut que ie confesse, que si l'on oste l'esperoir de la recompense à mon

amour, on luy oste la vie. Comme les moindres faueurs sont capables de me rédre amoureux d'une belle femme, le moindre mespris me la fait haïr. La description qu'ils en ont faite, est presque aussi plaisante, que la définition qu'ils en ont trouuée. Afin de nous rédre sa tyrânie plus suportable, ils nous l'ont representé cōme vn Dieu, & ont porté leur impieté iusqu'au point de vouloir que toutes choses releuassent d'un Aueugle & d'un Enfant. Je ne treuerois pas estrange qu'ils eussent figuré leurs passions de ceste sorte : Mais que d'une chimere, qui ne passeroit que pour Montstre parmy les hommes, ils en ayent voulu faire vn Dieu, c'est chose que ie ne puis comprendre. Je connois bien qu'il y a vne souveraine puissance qui s'assuiettit

les Ames par les charmes de la beauté: Je suis d'accord avec eux qu'elle se nomme Amour & vient d'un Dieu. Mais que ce Dieu soit tel qu'ils se le figurent, c'est à quoy ie ne puis consentir. Ils luy ont donné des ailles, & moy ie les luy ay couppees, afin qu'il ne volast pas si haut que la cheutte en fust d'agereuse. Ils l'ont peint sans yeux, à dessein de couvrir la honte de ceux qui aiment vne laide femme avec autant de passio qu'ils en auroient pour la plus belle du monde. Je ne treuve nó plus ce deffaut là au mien. Que s'il m'a quelquefois trompé en me faisant aymer vne chose qui n'en valoit pas la peine, le mal m'en a duré si peu que ie n'ay pas subiet de m'en plaindre. En fin si le mien a quelque chose de semblable au leur,

c'est l'enfance ; combien que ie n'en aye point d'autres preuues , que ce qu'il me faiet aymer avec dauantage d'ardeur les filles qui approchent le plus de son âge. Voila, Daphnis, les sentimēs qu'il me semble que l'on doit auoir de l'Amour. Voyons maintenant si apres vous auoir fait connoistre la foiblesse de vostre ennemy , vous aurez le courage de vous defendre contre luy. Mais venons à la cause de vostre mal : Aussi bien est ce trop long temps vous entretenir, sans vous parler de Siluie. Je ne veux pas chercher vostre guerison dans le mespris ny de sa beauré, ny de son merite. Ce n'est non plus mon dessein de condamner ceste violente passiõ que vous auez euë pour elle, ny de vous reprocher le temps que vous auez perdu à la

seruir. A moins que d'estre extrêmement ingratte, elle ne peut desaduoïer qu'elle n'ait eu des deuoirs de vous, qu'elle ne doit iamais attendre de personne, & que vous n'ayez mis la fidelité à vn poinct où elle n'auoit iamais esté. Quand ie pense, Daphnis, à l'estat où ie vous ay veu, ie crains que la longue habitude que vous auez prise à souffrir, ne vous fasse maintenant treuuer de la peine à vous accoustumer au repos. Qu'elle mesme se ressouuienne si de tous ceux qui ont soupiré pour elle, il y en a quelqu'un dont la discretion, le respect, & la perseuerance ayent approché de la vostre? Où a elle trouué qu'en vous, des passios qui ayent duré dauantage que l'esperance? A qui est-ce que sa beauté a fait oublier la satisfaction qu'il

deuoit à ses parens, le soin d'accroistre sa fortune & de se conseruer ses amis? En fin en quil'a elle iamais veu triompher si absolument qu'en vous? Tous les autres la seruoient par cōsideration, vous seul cherchiez vostre perte où ils treuuoient leur aduātage, & comme si vous eussiez deu auoir plus de soin de vous ruīner, qu'ils n'en auoient de s'aduancer, vous faisiez contre vous mesmes, ce qu'ils n'osoient faire pour eux. Grace à Dieu, vostre dessein n'a pas reüssy, Daphnis: Comme nos souhaits estoient plus iustes que les vostres, le Ciel les a plustost exaucez. l'ay bien quelque desplaisir du mal qu'on m'a dit que vous endurez, mais il est séblable au regret qu'auroit celuy qui s'estant veu par miracle tirer d'vn naufrage euident,

pleurerait la perte de son vaisseau. Je vous vois enfin hors de danger, & si ce n'est si libre que ie desire, au moins n'est-ce pas si engagé que ie craignois. Pleust à Dieu, Daphnis, que vous voulussiez permettre à vostre raison de vous ôster de l'aveuglement ou vous estes; ô qu'elle vous feroit voir les choses bien differentes de ce qu'elles vous semblent, & qu'en peu de temps ses conseils auroient renuersé tous les artifices d'Amour. Elle vous arracherait bien tost de ceste solitude, dont les diuertissements n'ont rié que d'effroyable, & vous rameneroit aux Thuilleries, où sans offencer la beauté de Siluie, vous trouueriez des obiets qui ne sont pas moins aymables qu'elle: Chassés doncques toutes ces vaines pensées qui vous entretiennét.

en vostre mal, & ne vous imaginez pas que pour auoir perdu vn bien, vous n'en deuez iamais auoir. Puis qu'elle s'est peu resoudre au changement; pourquoy n'aurez vous le mesme pouuoir sur vous? Faut-il que pour monstrier que vous auez plus d'Amour qu'elle, vous vous laissiez reprocher d'auoir moins de courage? Comme vous l'auiez aymée malgré tous vos parens, vous deuoit-elle pas recompenser en despit des siens? C'est vne erreur de chercher de la fidelité parmy les femmes: La mesme coustume qui la leur faict promettre à ceux qui les seruent, les dispense de la tenir. Et certes il est tres-raisonnable que le plaisir estant l'obiet de l'amour, l'vn ne dure pas dauantage que l'autre. Est ce à dire que pour auoir aymé vn

arbre, quād l'ombrage de ses feuilles m'empeschoit de receuoir l'incommodité du Soleil, ie le doieue encore aymer quand l'hyuer l'ayant despoüillé de tous ses ornemens, il ne me peut garentir du froid? D'où pensez-vous que prouiennent tous les mal-heurs que nous voyons ordinairement aduenir aux mariages, qui nous semble les mieux faicts, que de ce qu'ils durent trop long tēps? N'y-a il pas biē de l'apparence que si la ieunesse d'vne fille me la faict aymer, la vieillesse me la fasse mespriser, & que sa laideur luy oste le pouuoir que sa beauté luy auoit donné sur moy. Ie suis bien d'accord avec vous que quand l'inclination ioint ses forces à celles de la beauté, elle laisse des impressions dans l'ame, qu'on n'en peut effacer qu'avec.

beaucoup de peine: Mais la nature nous ayant donné la raison pour reprimer la violence de nos passions, & les ramener à leur deuoir, il ne tiét qu'a nous que nous n'empeschions le desordre qui en peut arriuer. l'ay tant de choses à vous escrire sur ce subiect, qu'il faudroit qu'elles fussét plus agreables qu'elles ne sont, pour ne vous ennuyer pas. Tout ce qui me reste à vous dire, c'est que vos amys vous desirerent icy, & qu'il semble que tout vous conuie à ne diferer plus vostre retour. Reuenez doncques, cher Daphnis; mais que ce ne soit pas avec ces resueries & ces inquietudes que vous emportastes. Venez encòre rendre ceste dernière preuue d'amour à Siluie, de luy monstrer que vous auez de la ioye de son bon-heur, & que l'ayât

316 DE MONSIEVR
plus aymée que vous mesmes, le
plaisir que vous receuez de la voir
contète, vous oste le ressentiment
que vous auez de la perdre. Ce-
pendant Daphnis, asseurez- vous
que de tous ceux à qui vous faiçtes
l'honneur de vouloir du bien, il
n'y en a pas vn qui en soit moins
ingrat, ny qui desire tant de vous
seruir que

L Y S I S .





A T H Y S I S.

Il le console de sa prison, & fortifie son esprit
contre l'aprehension de la mort.

LETTRE IV.



LE bruict que vos ennemis font courir de vostre lascheté, est presque aussi contraire à la reputation que vous avez acquise, que la persecution qu'ils vous font, l'est à vostre vie. Ils ne se contentent pas de vous vouloir sacrifier à la colere d'un peuple, qui ne vous hait qu'à faute de vous connoistre, s'ils n'adioustant à la cruauté de la mort dont ils

318 DE MONSIEUR

vous menacent la honte de vostre vie. Je ne doubte point que si ceux qui vous blasment estoient en la peine où vous estes, ils ne treuuaissent à redire en eux-mesmes ce qu'ils ne peuuent souffrir en vous, & n'aduouassent qu'il y a beaucoup de difference entre le raisonnement qu'ils font parmy leurs plaisirs, & hors d'apparence de tout soupçon, à celuy que vous faites dans vne prison, & à la veille des supplices que vous croyez preparez à vostre innocéce. Quelle bonne opinion que i'aye de la Philosophie, ie ne luy donne pas tant d'auantage sur l'ignorance, que par son moyen nous puissions mespriser les maux que nous ne pouuons éuiter, & la tiens plus pour vn ornement necessaire à ceux qui se veulent conduire avec mo-

deration en leur bonne fortune, que pour vn remede vtile aux miserables. Qui ne sçait qu'il est des maux , ou si nostre constance ne nous nuit , au moins ne nous peut-elle seruir sans paroistre desesperée, & que la nature ne nous a donné des sentimens , que pour nous resiouir du bien & nous affliger du mal? De moy ie crois que ceste égalité qu'on veut que nous aportions en toutes les choses qui nous arriuent , tient plus de l'homme insensé, que du raisonnable, & que tant qu'il y aura de la difference entre la douleur & la ioye , il nous sera permis d'en mettre aux mouuemens que nous receuons de l'vne ou de l'autre. Iusqu icy de tant de milliers d'hommes que nous auons veus , nous n'en sçaurions presque conter vn, qui ne se soit

faict fort de son courage : Mais lors qu'ils ont esté mis à l'espreeue d'une mort honorable ou honteuse , on a connu combien les effects auoient peu de rapport à leurs paroles , & que les genereuses propositions qu'ils faisoient à table parmy leurs amis, estoient bien éloignées de celles que la lascheté leur faisoit faire ou d'as vne armée, ou sur vn échafaut. I'ay vne opinion de la mort qui auroit de la peine à passer , encore que peut-estre elle soit veritable. C'est que tous ceux qui la connoissent la craignent esgalement , & que la Philosophie ne nous la rend pas plus douce , ny moins difficile ; mais nous d'one de la force à dissimuler le ressentiment que nous en auons. Quelque bonne mine fit Caton, ie pense qu'il la treuua aussi
aigre

aigre que Neron, & que s'il eust peu conseruer sa vie honorablement, & sans la deuoir à son ennemy, il ne se fust pas faict la violéce qu'il se fit. Nous voyons courir hardiment les vaillans hommes dans les dangers, & semble qu'ils fassét moins de cas de leur vie que les ames basses. Toutesfois ie pense que c'est que l'estimans dauantage, ils cherchent à la rendre plus honorable, & que par vne mort asseurée ils ne voudroient pas achepter la reputation de Cesar. Le hazard qui les y meine, les en peut aussi bien retirer, que les y faire demeurer, & n'y ayant pas vne des moindres actiós de nostre vie qui n'y soit subiecte, il ne se faut pas estonner, si pour acquerir de l'honneur à la guerre, ils s'exposent aux dangers qui leur peuuent arri-

uer sans gloire dans leur liçt. Nous ne trompons pas seulement les autres en la bonne opinion que nous leur voulons donner de nostre courage, nous mesmes nous y treuons bien souuent deceus. Les occasions nous font changer de visage, & tel pour se véger, à cherché long temps son ennemy, qui à sa rencôtre s'est treuue tout autre qu'il n'estoit auparauant. Je n'estime toutefois pas tant la vie, quelque heureuse qu'elle puisse estre, que la crainte de la perdre nous doie gesner en aucune de nos actions: Certes si tant de personnes qui nous ont monsté ce chemin, & laissé des marques du mespris qu'ils faisoient de la mort ne nous ont appris à nous y refoudre, il faut aduoüer que nous sommes bien lasches, & que cét aduança-

ge de raison que nous croyõs auoir sur ces peuples qu'iniustemēt nous nõmons Barbares, est plustost vne foiblesse qui nous doit faire honte, qu'vn bien dõt nous deuions faire tant de cas. Si la raison, qui nous faict gouster la douceur des plaisirs, ne nous ayde à moderer l'aigreur de la mort, fuyons là comme ennemie de nostre repos, & ne commettons point à son iniustice la conduitte de nostre vie. Celuy qui ne peut mourir courageusement en sa ieunesse, aura autant de peine à s'y resoudre lors qu'il se verra chargé de tourmens & d'années. A quiconque s'attache aux choses du monde, il fasche de le quitter, & le vieillard à qui tous les plaisirs defaillent, n'a pas moins de regret d'abandonner le lict où les douleurs & les ennuis l'accu-

blent, que le ieune en a de laisser celuy auquel il a accoustumé de iouir de sa maistresse. Pour moy, qui ne me suis iamais assuiety qu'à moy-mesme, quât il faudra que ie paye à nature ce que tous les hommes luy doiuent, mon Ame n'aura point d'autre contrainte qu'à se separer de mon corps, & croy qu'il ne fera pas grand besoin du soing de mes amis, ny des sermons des Cófesseurs, pour me faire passer par où tant de gens de bien ont passé deuant moy. En quelque temps qu'elle m'arriue, elle me treuuera tousiours si esloigné des sentimens qu'ont la pluspart des hommes, que si elle m'oyt plaindre, ce sera plustost de viure trop long temps dans la douleur, que de n'auoir pas assez vescu dans les plaisirs. Je ne suis pas de ceux qui

au milieu mesmes de leurs afflictions rappellent la memoire de leurs maux passez , en cherchent dans l'aduenir , & en mettent tant ensemble, que leur ame ne se trouuant pas assez forte pour leur resister, est contrainte de se rendre au desespoir. Le regret de ne laisser pas vne assez grande reputation de moy à la posterité, ny assez de thresors à mes parens ne me troubleront point aussi en la mort ; car s'ils n'ont à m'aymer que pour le bien que ie leur feray, ie ne perdray pas beaucoup en perdât leur amitié. La difference des conditions & des fortunes faiçt naistre des accidens, qui empeschét qu'on ne puisse connoistre quels sont les hommes durant leur vie : Mais quelque destour que nous prenions, nous arriuons tous en mes-

me lieu. Tous ces Grands dont la vaine splendeur, & les actions affectées esbloüissent le peuple, & qui ne feroient peut-estre pas remarquables en vn village, si leurs charges & leurs richesses ne les separoient du commun, viuent bien avec plus d'esclat que nous; mais quand il les faut quitter, leurs parfums, leurs tapisseries, & ceste grande troupe de pleureurs qu'ils voyét autour de leur liét, font autant de choses qui augmentent leur foiblesse, & la crainte qu'ils ont de mourir. Je me souuiens, Thyrsis, de vous auoir ouy autrefois abhorrer des exemples de lâcheté, & receuoir mesme au nombre de vos plaisirs la meditation de la mort. Je vous ay veu bien auant dans la persecution, deuant que de vous auoir pû faire crain-

dre le danger où vous estiez, & peut-estre que si vous l'eussiez vn peu mieux apprehendé, vous n'auriez pas donné subiect à vos ennemis de triomfer de vostre innocence & la faire punir comme vn crime. Le peu de soing que ie vous ay tousiours veu porter à la conseruation de vostre vie, m'empesche de croire que vostre prison quelque espouuëtable qu'elle soit, vous ait pû tellement changer, qu'il ne soit rien demeuré de ceste generosité que vous auiez, estant en liberté. Quelque visage que la mort prenne pour se presenter à vous, ie ne pense pas que vous la treuuez si effroyable qu'elle vous fasse relascher aucune chose de vostre courage. Qu'elle vienne accompagnée de tourmens & de supplices, ie m'asseure qu'elle treuve-

ra toujours assez de force en vostre ame pour réduire vains tous ses efforts. Je me suis estonné maintes fois de voir des personnes qui en ceste dernière action, au lieu de se consoler de mourir innocens, s'en affligent, & semblent pleurer la faute des Iuges qui les ont condamnés iniustement. La meilleure vie du monde ne leur pourroit faire esperer vne fin plus heureuse, & toutefois c'est appareil funebre, & ces autres circonstances, que le vulgaire estime honteuses, les troublent de telle sorte, que ce qu'il tiendroit à vne grande grace de Dieu, s'il leur arriuoit dans leur liect, leur semble insupportable sur vn eschafaut. Il me fasche de voir que ne pouuant mettre de la difference entre les supplices des criminels, & les leurs, ils n'en met-

tent au moins en la façon de les
 souffrir. Il n'importe non plus de
 mourir en Greue qu'ailleurs, pour-
 ueu que ce soit innocemment, &
 la place destinée à la punition des
 coupables, a peut-estre bien sou-
 uent receu le sang des Martirs.
 Dieu s'est seruy autant de fois de
 ces voyes extraordinaires pour es-
 preuuer la vertu de ses seruiteurs,
 que pour punir la malice des mes-
 chans ; & luy mesme n'a pas espar-
 gné sa propre personne, ny craint
 la honte, ny les tourmés pour nous
 rachepter des maux, où la des-
 obeïssance du premier homme
 nous auoit plongez. Nous voulós
 tirer de la gloire pour auoir suiuy
 l'exemple de ceux qui ne sont pas
 plus que nous, & nous tremblons
 quand il nous faut quitter nostre
 Maître. O mon cher Thyrsis, ne

cherchons point dans le secret de sa providence la cause des maux qu'il nous enuoye. Si nos debauches & nos libertés n'ont mérité la mort selon les loix humaines, souffrons la pour satisfaire à l'offence que nous auons commise cõtre celles qu'il nous a laissées. Tirons profit de l'iniustice de nos Iuges, & de la calomnie de nos ennemis: Aussi bien quand nous nous ferons sauuez de leurs mains, il faudra que nous finissions' par l'ordonnance d'vn medecin. Toutes ces cruautés & ces gesnes par lesquelles ils taschent de nous rendre la mort hideuse, receuons les pour rendre la nostre honorable & hardie. Il est des hommes qui par leur adresse portent leur reputation iusqu'à vn poinct, où d'autres ne peuuent paruenir par leurs

propres vertus : Mais en ceste dernière action , il faut qu'ils se decourent malgré qu'ils en ayent, & que la douleur faisât esvanoïir l'usage de leur prudēce, laisse voir la foiblesse de leur ame. L'accommode presque en toutes choses mes sentimens à ceux du peuple, reserué en ce qui heurte directement la raison. C'est vne coustume receüe de tout temps parmy nous, de s'esmouuoir moins de la pauureté de ceux que nous ayons, de leur honte, & de tous les autres malheurs ausquels les loix de la nature les assuietissent , que de leur mort. En cela ie ne me puis accorder avec eux , & plains davantage celuy qui s'est sauué de ses ennemis en fuyant , que celuy qui a esté tué en combattant vaillamment. I'ayme mes amis

iufques là, que le regret de leur fe-
paration, quelque chere que me
foit leur compagnie, n'entre point
en cõparaifon avec la fatisfaction
que j'ay de leur voir acquerir de
l'hõneur à quelque pris que ce foit,
& n'ay pas tant de peine à les voir
sortir des miferes par vne mort
precipitée, qu'à les y voir entrer
par vne trop longue vie. Si les ac-
cidents qui font mefestimer les
hommes, & les rendent infortu-
nez, estoient ineuitables comme
la mort, l'exemple du mal-heur
des autres me confoleroit du
leur. Mais puis qu'il s'en treuve,
qui se deliurent de ces maux, ou
par leur bõne fortune, ou par leur
vertu, il me fâcheroit que mes
amis ne fuffent pas de ce nombre
là. Quand ie les voy souffrir dans
les longueurs d'vne maladie, qui

leur oste l'usage de tous leurs plaisirs, ie m'afflige de leur peine: Lors que la mort les a mis en liberté, ie ne pleure plus que pour moy, & treuve dequoy me consoler en leur perte; puis que par elle ils ont mis fin à leurs trauaux. Je suis alors plus à plaindre qu'eux; car leur mal ayant passé iusqu'à moy, ils emportent tout mon contentement avec eux, & ne me laissent que des larmes & des regrets de leur absence. Quand ils en fussēt reschappés il leur eust fallu tousiours recommencer, & ce qu'ils auoient desia enduré, n'eust rien diminué de ce qu'ils deuoient endurer pour y arriuer vne autre fois. Ce n'est pas vn aduantage au voyageur, qui est à la porte du lieu où il veut aller, de s'en voir reculer si loing, qu'il luy faille faire encore le mes-

me chemin, & repasser par les mesmes precipices, qui l'ôt desia faict trembler. Pour moy i'aurois presque assez de courage, pour me venger de la cruauté de ma fortune aux despens mesmes de ma vie, si Dieu permettoit ce remede aux miserables, & m'arrachant de la tyrannie où elle m'a tenu iusqu'icy, luy oster les moyens d'exercer plus long temps son insolence sur moy. Mais quoy ! Thyrsis, encore nous est il deffendu de mourir, combien que toutes choses nous y conuient.*** C'est bien vn grand aduantage d'auoir par dessus le reste des hommes quelque eminente qualité qui nous separe du commun: Mais comme la garde d'vn thresor nous oblige à des desiances des voleurs, que nous n'auiós pas si nous n'auions rien à perdre,

aussi nous faut-il apporter des
soings à la conduite de ces vertus
releuées, qui ne nous permettent
presque pas d'en bien gouter la
douceur. Peut estre que les siecles
passez auront de la peine à nous
fournir encore vn homme, d'ot la
reputatiō ait esté si vniuerselle que
la vostre. Toutesfois quelque
gloire que vous ait acquis vostre
esprit, ie m'asseure que si vous la
comparez aux maux que vous a
fuscité l'enuie de ceux qui ne
vous pouuoient imiter, vous trou-
uerez qu'il vous eut presque
mieux valu n'auoir qu'une gloire
commune, que d'acheter si cher
une grande renommée. ADIEU.



A OLINDE.

Quelque mauvais traitement qu'il reçoive
d'elle, il promet de l'aimer toujours.

L E T T R E V.

C'EST OIT assez pour
me faire mourir, ma
chere Olinde, de me
separer de vous, sans
joindre vostre rigueur
à celle de mon absence. Je connois
maintenant combien vous faictes
peu d'estat de ma vie, puis que
pour la conseruer vous me refu-
sez vn remede qui ne peut offen-
ser vostre honnesteté. Mais trai-
tez comme il vous plaira mon
amour, ie deffie vostre cruauté
de

de rien adiouster aux maux que ie souffre, ny ~~de~~ diminuer aucune chose de l'extreme passioⁿ que i'ay de vous seruir. Il n'est plus tēps, ma chere Olinde, d'espreuer ce qu'il n'y a personne qui ne connoisse que vous. Il vous est bien facile de refuser de m'aymer, & certes i'aduoie qu'estant indigne de ce bien comme ie suis, vous ne me le pouuez faire sans iniustice. Mais il n'y a point d'apparence de douter, que ie ne vous ayme plus violemment que personne n'a iamais aimé. Je ne puis croire que ces cruels mouuemens viennent de vous: Quand ie me deurois tromper, ie me figure qu'il y a quelque ame malicieuse, qui à mon preiudice abuse de vostre facilité, & vous donne des impressions qui sont aussi esloignées de la verité com-

338 DE MONSIEUR
me ie le suis de l'infidelité dont on
m'accuse. Je ne deffends point mes
actions passées, & de s'aduoïe tout
ce que i'ay faiët de uât que d'auoir
l'honneur d'estre à vous: Mais si
depuis i'ay eu seulement vne pen-
sée qui vous puisse offencer, ie
veux que vous soyez tousiours in-
exorable, comme vous l'auiez esté
iusques icy. Acheuez de me per-
dre promptement, belle Olinde;
ou si vous me iugez digne de
compassion, commencez à me
traiter avec vn peu plus de dou-
ceur.





A OLINDE.

Il luy demande la liberté de luy
pouuoir escrire.

LETTRE VI.



Es maux passez m'ont
presque laissé sans re-
sistance, comme vo-
stre cruauté m'a laissé
sans espoir. Je ne puis
plus me deffendre contre tant de
cruels ennemis, & si ie me trouue
assez de constance pour demeurer
ferme au dessein que i'ay pris de
n'aymer iamais rien que vous, ie
n'ay pas assez de force pour con-
seruer ma vie parmy tant de tra-
uerfes. Que si vous estes resoluë
Y ij

340 DE MONSIEUR
de continuer à me faire du mal, au
moins ne me deffendez pas de me
plaindre, & prenez plaisir à voir
comme vostre beauté triomphe
absolument de moy. Je ne puis me
persuader que vous me soyez in-
gratte iusqu'à me desnier vne sa-
tisfaction si petite, comme est cel-
le que ie vous demande. Et certes
ce me seroit vn mal-heur bien
estrange, qu'il n'y eust que vous
qui refusassiez de voir mes lettres,
& que vous ne pussiez rendre au-
tre raison du mespris que vous en
faites que celle de l'amour que ie
vous porte. Voyez vn peu, belle
Olinde, l'injustice que vous faites
à mon affection, & pour la repa-
rer souffrez que par mes deuoirs &
ma perseuerance. Je vous oste de
l'erreur où les ennemis de mon
bien vous ont mise.



CONSOLATION

A M A D A M E

DE TERMES, SVR

LA MORT DE MON-

SIEVR SON FILS.

MADAME,

Je ne puis apreuuer
la coustume de ceux
qui s'opposent aux premiers mou-
uemens de la douleur. Il y a certain
temps ou nous ne pouuons estre
vtils aux affligez, que par la com-
passion que nous auons de leurs
maux, & où les consolations que
nous leur voulons donner sont
plustost marques de nostre insen-

sibilité, que de nostre affection. C'est chose iniuste qu'au lieu d'accommoder nostre sentiment au leur, nous puissions non seulement nous empescher de pleurer, mais encore par de foibles raisons tâchions à leur faire voir, ou que leur perte n'est pas si grande qu'ils se la figurent, ou que le regret qu'ils en ont, passe les termes de la constance. Je sçay qu'il est des afflictions ou tout ce que l'on peut faire iusqu'au desespoir est permis, & que lors que quelqu'un est réduit en cest estat, tous les conseils l'importunent plus qu'ils ne luy aydent. De ceste espece de maux il n'y a que la bonté de Dieu qui nous puisse retirer: Et côme elle ne daigne pas tousiours agir miraculeusement en nous, soit pource que nous nous en rendons indignes, soit

pour quelque autre cause dont il ne nous est pas loisible de nous enquerir, il faut laisser faire au temps ce que les plus fortes raisons ne sçauroient faire sans luy. Combien que l'ame soit beaucoup plus excellente que le corps, toutesfois leurs maladies ont certain rapport, qui est que comme en celles du corps les remedes violents aduancent la mort, ou retardent pour le moins la guerison, aussi rendons nous le plus souuent celles de l'ame incurables, lors que par les vains artifices de la Philosophie nous essayons de la guerir. Il y a si long temps qu'il s'est treuue des personnes, qui pour se separer du commun, ont enseigné vne coutume qu'ils n'ont peu pratiquer dans leur mal-heur, qu'il me semble, que puis qu'eux mesmes qui en

344 DE MONSIEUR
estoiēt les auteurs ne s'en font peu
seruir, on deuroit pleurer avecque
ceux qui en ont subiect, & non
pas triompher de leurs disgraces,
ny leur faire honte des actiōs que
l'excez de leur douleur leur faict
faire. Qui ne sçait que si ces affli-
ctiōs dependoiēt de nous le ressen-
timent n'en dureroit qu'autant
qu'on voudroit, & que par ce
moyen là les consolations seroient
aussi inutiles à ceux qui les pour-
roient prédre d'eux mesmes, com-
me elles le sont à ceux, qui ne leur
pouuant resister, sont contraints
de resister à la violence qu'elles
leur font ne croyez pas, Madame,
que ce soit mon dessein de vous fi-
gurer vostre mal moindre qu'il
n'est. le sçay combien il est raison-
nable que vous vous affligiez, que
vous donniez à la nature tout ce

qu'en vn si deplorable accidēt, elle peut exiger de vous, & que vous passiez mesme les bornes qu'elle prescrit à ceux qui ont fait vne grāde perte comme vous. Il y a de l'apparence qu'ayant plus perdu que personne ne perdit iamais, vous fassiez ce que personne n'a iamais faiçt, si Dieu ne vous auoit donné vne ame pour resister aux plus grādes afflictions. Il ne faut que voir l'eccez de vostre douleur, pour iuger combien vos larmes & vos regrets sont iustes. Vous ne regrettez pas seulement Monsieur vostre fils, comme estant sa mere; mais comme prōmettant des choses de foy, qui meritoiēt que vous l'aymassiez, quād mesme il ne vo⁹ eust point touché de si pres. Ceste playe faiçt rouuir celles qu'il sēbloit que le temps eust fermées, &

346 DE MONSIEUR
treuuant vostre esprit encore ac-
cablé de la perte de son Pere, & de
son Frere, le met en estat de ne
pouuoir resister à tant de mal-
heurs. Ces pertes ne sont pas com-
munes, Madame, & quand elles
le seroient, elles se suiuent de trop
pres pour ne pas renuerfer le plus
ferme iugement du monde. Quel-
qu'un pourra treuuer estrange,
qu'au lieu de vous consoler de la
derniere affliction qui vous est ar-
riuée, il semble que ie veuille rap-
peller la memoire de vos pertes
passées, pour augmēter vostre en-
nuy. Mais ceux qui sçauent avec-
que combien de passion vous auez
aymé feu Monsieur vostre mary,
pourront bien iuger que mon dis-
cours se rapporte à vos pensées, &
que ie ne fais autre chose que
ioindre mô ressentimēt au vostre.

Je n'ay iamais rien dict ny par consideration, ny par flatterie, pource que ie n'ay iamais peu flechir mon humeur à acheter vne bonne fortune par vn mensonge. Mais ie puis dire avecque verité que vous auez esté la plus heureuse en vostre mariage, que vous auez possédé le plus accompli Seigneur, & que vous en auez eu les plus beaux enfans qu'on aye iamais veus. Tous ces commencements auoient trop de roses, pour ne vous pas faire apprehender de rencontrer à la fin des espines. Iamais la fortune ne s'estoit móstrée si soigneuse de faire du bien à personne, comme elle auoit faict à vous esleuer iusqu'au point où il sembloit que vous n'eussiez plus rien à souhaiter. Il falloit craindre qu'elle ne se redist aussi opiniastre

à vous faire du mal, comme elle l'auoit esté à vous combler de toute sorte de felicitéz. C'est la foiblesse des choses humaines, qu'aussi tost apres qu'elles sont montées à vn certain poinct de grandeur, il faut qu'elles en descendent. Et quelquefois, c'est avec tant de violence qu'elles tombent en vn moment en lieu d'où elles auoient mist tant de peine à paruenir. ***

Combien que la mort soit tousiours la mesme chose, toutesfois il semble que le temps auquel elle arriue, & que les accidets qui la donnent la rendent différente. Quand nous voyons mourir, ou ceux qui sont paruenus à vne extreme vieillesse, ou ceux à qui leur enfance n'a pas encore permis de faire distinction du bien d'avecque le mal, nous les regret-

rons, presque avec de mesmes ressentimens, pource que les vns ayans assez iouy de la vie, & les autres n'en ayans aucune cognoissance, nous ne croyons pas qu'ils ayent aucun droict de se plaindre, ou de ce qu'ils ont eu si long tēps, ou de ce que n'ayans iamais eu, ils ne peuuent sçauoir s'il est ou bien ou mal. Je parle de ceux qui considerent ces pertes sans aucun interest que celuy que la pitié leur donne; car il n'y a nulle apparence de prendre garde à ceux qui estans preuenus d'une grande passion, pleurent plus les pertes comme ils les ressentent, que comme elles sont. Il n'est rié de si raisonnable, estās mortels cōme nous sommes, que lors que ceux qui ont presque eu d'auātage de vie qu'ils n'en eussent osé demander viennent à

desfaillir, nous ne ressentions pas si viuement leur perte, comme de ceux qui n'estant encore qu'en la fleur de leur âge, nous sont comme arrachez violemment, & quasi contre l'ordre de nature. C'est encore à mó aduis auecque moins de raison qu'on regrette les enfans: Car ne pouuant cognoistre par les actions qu'ils font, quelles doiuent estre celles qu'ils feront à l'aduenir, n'y ayant point en eux de preuues de leur affection, à quoy l'on se doiuë arrester, quel si grand subiect auôs nous de nous affliger? Que pleurons nous que de la cendre à qui nous ne deuons rien que certains deuoirs que peut-estre la nature nous faiët rendre iniustement? A qui deuons nous ces extraordinaires ressentimens de douleur qu'à ceux de qui nous

auons receu d'extraordinaires
marques d'amitié. Je ne suis pas
insensible iusqu'au poinct de des-
aprouer aucune chose que la
compassion nous fasse faire : Mais
ie ne puis treuuer de raison en
ceux qui ressentent tous leurs mal-
heurs de la mesme sorte, & don-
nent autant de larmes au moindre
subiect, qu'à la plus grande affli-
ction qui leur arriue. Quelque in-
fortune qui nous puisse aduenir,
nous ne sommes iamais si misera-
bles que rappelant nostre raison,
& cōtraignant nostre ame à se ser-
uir de son conseil, nous n'y treu-
uions quelque remede. Que si par
nostre lascheté nous voulons en-
tretienir nostre mal, ou que nous
n'ayons pas la hardiesse de faire
quelque violence à nostre ame?
qui doute qu'il ne dure long

352 DE MONSIEUR
temps, ou que se voyant flatté, il
ne se rende à la fin incurable. Je ne
desire pas, Madame, que vous me
fassiez ce tort de croire que ie par-
le comme n'estant point interessé
en ceste perte. Ce que mon païs
doit à l'illustre maison dont vous
estes sortie. Ce que toute la Fran-
ce, &c.

Monsieur de Beaulieu

L'IMPRIMEUR A V LECTEUR.

Cette lettre ayant esté trouuée imparfaite parmy
les papiers de feu Monsieur de Beaulieu, ie te
l'ay voulu donner comme elle est, pour remplir quelques
pages de cette feuille.

LET.